

Jean-Louis Rinaldini

# Peut-on penser la clinique comme subversion de la prolétarisation actuelle des esprits ?

*La vraie question n'est-elle pas, plutôt que la fragilisation de la figure du père, celle de l'infantilisation qui détruit aussi bien l'enfance que l'âge adulte? La pratique psychanalytique contemporaine n'est certainement pas encore allée au bout de cette question de l'être adulte, cette question reste devant nous. La figure du père a été au fond, et malgré que l'on s'en défende, essentiellement traitée comme la figure d'un pouvoir répressif dont le sujet souffre de la manière qui nécessite qu'il s'en libère et non pas qu'il pense une critique de la paternité, ce qui n'est pas une libération de la paternité mais une Assomption de la paternité et à travers la paternité de la nécessité d'une autorité, du symbolique. S'il faut défendre les pères c'est en tant que l'une des figures de l'adulte, comme il faut défendre la société disait Foucault, mais ce n'est en aucun cas à partir du père que l'on peut défendre les pères. On ne peut défendre les pères qu'à partir de l'adulte, or l'adulte n'est pas une figure ontologiquement donnée. C'est une figure qui est à chaque fois à inventer, et c'est d'ailleurs ce que dit Foucault en se référant à Kant, c'est qu'il faut inventer la majorité, que c'est une conquête historique, il faut sans cesse combattre pour la conquérir, c'est un agencement dirait Deleuze. Cet agencement est produit par la politique et par l'économie politique. Et par l'économie générale, au sens de Georges Bataille, qui intègre l'économie libidinale au cœur de l'économie politique. Actuellement nous sommes dans une déshérence absolue quant à une telle possibilité. L'économie libidinale a été liquidée par la prolétarisation généralisée. Car le prolétaire, c'est un être court-circuité. Il est court-circuité dans sa fonction de reproduction du monde.*

**O**n répète à l'envi que l'ordre symbolique devient chancelant. Mais alors comment se débrouiller avec le Réel de la clinique, qui plus est quand il mute ? Si nouvelle économie psychique il y a, celle-ci implique-t-elle une clinique nouvelle ?

Je me risquerai à proposer quelques pistes de réflexion, quelques voies peu habituelles pour entrer dans la question du lien social et de la clinique. Je rappellerai tout d'abord que le modèle dominant auquel nous nous référons est celui hérité de Freud, celui des deux axes vertical et horizontal. C'est ce que Freud propose à partir de « *Totem et tabou* », en passant par « *Psychologie des masses et analyse du moi* », par l'intermédiaire de l'introduction du narcissisme, de l'idéal du moi et de la fonction d'idéalisation, c'est le passage de la horde à la foule. Dans la horde, avant le meurtre du père primordial n'existait que la certitude paranoïaque de se savoir persécuté de façon égale par ce père primordial. Et Freud définit la foule comme une « transposition idéaliste » de la horde. La question du lien social, n'est pas le meurtre du père mais ce qui se passe après le meurtre, lorsque

les fils vont survivre au père mort. Il y a un pacte entre les frères qui par définition a des vertus pacifiantes, mais un pacte ne suffit pas à faire du lien social. Par quel moyen ce pacte devient-il opérant ? Les fils deviennent des croyants du père totem, ils pratiquent la religion du père, c'est l'identification à la figure du père qui les met ensemble, qui les unit et le fait de pratiquer la religion du père (religio = être relié), les relie à un objet extérieur.

Ce modèle malgré quelques aménagements s'impose toujours avec une certaine vigueur. Par exemple on peut lire sous la plume de Jean-Pierre Lebrun :

« Tentons maintenant d'articuler cette mutation. Nous avancerons la thèse selon laquelle nous assistons effectivement, et bien qu'elle se passe majoritairement à notre insu, à une mutation inédite du lien social, dans la mesure où celui-ci était organisé par la présence, à tous les endroits du système, d'une position d'extériorité, d'une place d'exception, d'une transcendance. Que ce soit l'État, le chef, le père, le roi, le président, le maître..., ce qui caractérisait l'organisation collective d'hier, - et sans bien sûr annuler les modifications considérables qui ont prévalu aux grands changements sociaux enregistrés dans l'Histoire -, c'était la permanence de la reconnaissance collective - par le collectif aussi bien que par chacun de ses membres - d'une place différente, extérieure à l'ensemble, et prévalente de ce fait, conférant donc les oripeaux de l'autorité à celui ou celle qui occupait cette place, et lui assurant d'emblée la légitimité. » (*La mutation du lien social*, Jean-Pierre Lebrun - 14 janvier 2004).

Donc une qualification de transcendance appliquée à cet axe vertical.

Mais nous trouvons également ce modèle dès la Grèce antique dans l'Athènes du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère par l'apparition de l'idée de tissage et de pastorat ou l'art du berger guidant son troupeau. C'est celle du chef pasteur ou tisserand. Il s'agit ni plus ni moins que de l'émergence de nos catégories politiques, le politique en tant qu'invariant qui traverse l'histoire, le politique consistant à éviter le pire, c'est-à-dire pour un groupe humain de se délier et le chef est là pour faire l'unité, faire advenir l'unité au sein d'une multitude et qui passe toujours par la parole. C'est la figure du Chef, du Père qui imbrique la chaîne et la trame.

C'est le dialogue de Platon intitulé *Le Politique*<sup>1</sup>, texte assez peu connu, qui compare, confronte et relie le tissage au modèle pastoral. Le tissage, défini en 283B comme « l'art d'entrelacer la chaîne et la trame ».

Le tissage est le modèle fondamental, auquel est consacrée la conclusion du dialogue (de 306A à la fin). Prendre soin de la cité, c'est la protéger de ce qui la menace, à l'instar du vêtement dont on se recouvre pour ne pas subir les rigueurs du froid ou de la chaleur excessive. Et ce qui menace la cité, le risque le plus grand qu'elle encourt, c'est de se désunir, de se délier, de se dissoudre. La politique (entendez le chef, le roi, le père...) a donc une fonction essentielle : tisser perpétuellement l'unité de la cité. Mais pourquoi l'unité de la cité est-elle menacée ? Parce que coexistent, en elle, deux types de citoyens, caractérisés par deux vertus antagonistes, c'est-à-dire deux tendances guidant leur nature et leur action en des sens contraires. Ces deux vertus sont le courage et la modération. On pourrait croire dépassée cette caractérisation, mais l'histoire confirme qu'en une

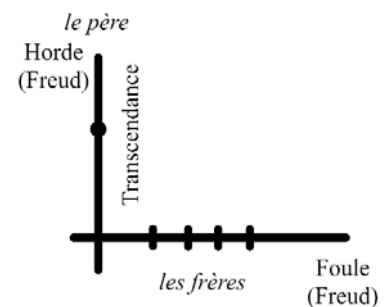


Figure 1

<sup>1</sup> Dialogue intitulé *Le Politique*, édition électronique réalisée à partir du texte de Platon, *Le Politique*, in *Cœuvres complètes*, tome VI (« Dialogues dogmatiques », deuxième volume), publiées sous la direction de M. Emile Saisset. Traduction Dacier et Grou, avec notes et arguments par MM. Chauvet et Saisset. Paris, Librairie Charpentier et Cie, 1885, 332 pages, pages 9 à 144. Document produit en version numérique par M. Daniel Banda, professeur de philosophie en Seine-Saint-Denis et chargé de cours d'esthétique à Paris-I Sorbonne et Paris-X Nanterre.

2 Platon, *La République*,  
Flammarion, 2002, traduction  
Georges Leroux.

société donnée les desseins des réformistes et des conservateurs, ceux des faucons et des colombes, s'opposent sans cesse. Les sociétés dominées par les premiers vont d'un conflit à un autre, exportant leurs luttes internes aux cités voisines, mais celles où règne une tempérance excessive sont vite soumises au joug d'autres puissances et réduites en esclavage. Aussi, comment tisser ensemble les va-t'en-guerre et les pacifistes, les partisans du mouvement et du conflit, qui ont la raideur de la chaîne, et ceux du compromis et de la paix, qui ont la mollesse de la trame, dans un monde que Platon juge en perpétuel devenir, donc en proie à une instabilité irréductible. C'est cette question que pose *Le Politique*. Pour tisser cette communauté, il faut développer la politique radicale déjà préconisée dans *La République*<sup>2</sup>: une éducation sélective et omniprésente, une politique autoritaire des mariages et des alliances, et un usage contraignant de la loi. C'est à ces seules conditions que chaque individu, traversé par l'une ou l'autre tendance, peut accepter de prendre sa place dans la chaîne ou dans la trame, sur le métier contrôlé par le politique.

On voit bien affirmée là aussi la question de la transcendance, de l'autorité, du Père, liée à l'économie et au politique. La formule de Lacan «l'inconscient c'est le social» fait bien entendre que le complexe d'Œdipe n'est pas la seule organisation de notre subjectivité. Tout sujet normal, névrosé, c'est-à-dire divisé, n'est représenté par un signifiant que pour un autre signifiant, et il n'est donc représenté que par des signifiants, lesquels sont arrimés à un lieu, celui de l'Autre, celui de la langue ; et à ce titre, cet Autre, trésor des signifiants, c'est notre social dans son ensemble avec les signifiants qui y sont véhiculés.

Nous voici au cœur de la question que l'on pose sans cesse dans un climat de malaise dans la civilisation extrêmement frappant, parce qu'il est mondial, appelons la, la question du père, de la déliquescence du père, de sa vacuité de sa caducité et de la nécessité disent certains d'en restaurer la figure. Cette question que l'on pose sans cesse recouvre en fait la question de l'autorité et de son effondrement que l'on rapporte en général à la question de la figure du père. Cette question n'est-elle pas devenue pour nous insatisfaisante à la fois d'un point de vue théorique, clinique et éthique ?

Le malaise c'est aussi que nous assistons à la destruction systématique de l'autorité par l'autorité elle-même. Autrement dit nous assistons à la construction d'une autorité délégitimée, et délégitimante. Cette autorité qui se détruit elle-même et qui détruit toute forme d'autorité, qui discrédite l'autorité en règle générale, y est conduite parce qu'elle sert un système qui repose sur la confusion des générations (pensons au principe juridique de l'exception de minorité aujourd'hui remis en cause pour permettre par exemple qu'un enfant qui n'est pas majeur soit jugé devant un tribunal pour personnes majeures), sur le système des médias de masse, sur le marketing, qui lui-même exploite l'infantilisation généralisée des adultes au plus haut niveau des états.

Les exemples abondent vous en avez tous à l'esprit. Nous entendons cela dans ce que rapportent les analysants que ce soit un salarié de l'Université, un professeur dans un collège, une assistante sociale dans un Centre communal d'action sociale... Et puisqu'aujourd'hui les

suicides à France Télécom font la une des médias voici ce que déclare un médecin du travail en poste durant 10 ans à France Télécom :

« À cette époque la plupart des médecins du travail ont signalé des manifestations anxio-dépressives sévères parmi le personnel. La cause ? Une évolution brutale du management, qui a fini par nier l'intelligence même des salariés. L'organisation du travail se résumait à des ordres indiscutables. Si le salarié proposait une autre façon de faire, on lui faisait comprendre que c'était un emmerdeur, que le problème c'était lui. [...] Tous les professionnels qui depuis des années, avaient participé à la construction du réseau télé-com, ont vu leur savoir-faire nié. S'est mis en place une paralysie de la pensée, un fonctionnement automatique des services. » Journal *Libération* du 16 septembre 2009.

Alors pourquoi la question de la figure du père peut-elle nous apparaître aujourd'hui insatisfaisante ? Parce qu'elle suppose que le père est la structure transcendantale du sujet désirant que nous sommes, nous, en tant qu'êtres désirants. Nous sommes assignés à une loi qui constitue une économie, l'économie de la libido, économie qui se concrétise en un surmoi, et cette question du père présuppose que le surmoi nécessiterait pour se constituer l'autorité d'un père en tant que figure biologique génitrice tirant son autorité du fait qu'il est supposé m'avoir engendré. Or, il se trouve qu'il existe de nombreuses formes sociales ou les mécanismes d'autorité, d'autorité du vrai, d'autorité du juste, de l'être aimé et je parle ici d'aimer un paysage, un mode de vie, un métier, aussi bien qu'un congénère, il existe donc énormément de formes sociales ou les mécanismes d'autorité se constituent sans cette figure de père. Où il y a par exemple des figures matrilineaires de l'oncle, où il peut même ne pas y avoir de telles figures fondées sur les liens du sang. Le père n'est qu'une figure historique récente et monothéiste d'une différence intergénérationnelle beaucoup plus ample et généreuse c'est-à-dire géniale d'un point de vue symbolique. Au sens strict de ces mots génie et générosité. Différence intergénérationnelle c'est-à-dire qui donne quelque chose. Différence intergénérationnelle très diversement constituée à travers les diverses formes de sociétés dont la famille patriarcale est l'un des grands foyers, notre foyer original à nous les occidentaux, mais uniquement l'un des foyers possibles. Est-ce que la véritable question n'est pas que dans cette différence intergénérationnelle se produit ce que Maurice Blanchot appelait une courbure, une asymétrie ?<sup>3</sup>

Ce que pose Blanchot concernant le rapport entre les hommes c'est le refus de considérer la relation sur un plan exclusivement symétrique, de réciprocité, et de la conviction que, au contraire, à la base du rapport entre les hommes il y a « quelque anomalie analogue à ce que les physiciens appelleraient courbure d'univers, soit une distorsion empêchant toute possibilité de symétrie et introduisant entre les choses et particulièrement entre l'homme et l'homme un rapport d'infinité ». Il s'agit d'une infinité que la parole, tout en exerçant sa fonction de médiation, doit essayer de garder et non pas de réduire, et c'est quand même ça fondamentalement pour nous le symbolique, ce qui ne peut se passer qu'à condition qu'on cesse de penser en termes d'unité, et qu'on se tourne vers la pluralité, l'intermittence et la différence, en leur donnant voix.

Mais si asymétrie il y a, elle n'est pas du tout fondée par un lien de paternité. La paternité est fondée sur cette courbure, mais la cour-

<sup>3</sup> Voir Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980. *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969. Ainsi que Emmanuel Levinas, *Humanisme de l'autre homme*, LGF, 1987

bure n'a pas besoin de la paternité. Sans cette courbure en revanche il n'y a pas de lien d'autorité possible. Voilà la première idée que nous pourrions intégrer dans l'économie psychique libidinale et qui nous permettrait de délaissier le caractère transcendantal de la figure du père.

La clinique nous montre en effet qu'il y a aujourd'hui une immense masse d'enfants, d'adolescents, mais aussi d'adultes infantilisés qui ne parviennent pas à devenir adultes, qui sont sans pères, orphelins, et qui dans cette situation ont bien du mal à exister. Alors vous allez me dire ça confirme précisément que le père leur fait défaut et qu'ils en ont besoin. Je pense que non. Ces figures ont besoin d'un soin (je rappellerai que Thérapeutique dérive de therapeuein « prendre soin de »), d'une pensée, d'une bienveillance et c'est la figure de tous ceux qui n'ont pas de père même lorsqu'ils en ont un. Considérons que le père précisément n'est pas constitué par le fait d'être un père, mais par le droit que fonde un lien intergénérationnel où une courbure donne une autorité au père ou à une autre figure symbolique. Ce qui fait qu'un père est un père au sens où Freud et Lacan parlent de père, c'est que le père a conquis cette courbure qui fait de lui un être désirable, jaloué, détesté, haï, mais élevé sur le piédestal de cette autorité.

Lorsqu'on débat aujourd'hui de la question du père est-ce qu'on ne se trompe pas complètement de sujet ? (Je pense ici par exemple aux propos d'Aldo Naouri concernant la relation parents-enfants). Ne peut-on pas envisager que la question ne soit pas le père ou la mère, ou la grand-mère, le lignage, ni même la filiation, mais que la question soit l'adulte ? Père, mère, ou adulte qui n'a pas d'enfants mais qui étant devenu ce que l'on appelle justement un adulte, est en responsabilité de tout enfant. Être en responsabilité de tout enfant c'est cela qui fait que l'on cesse d'être un enfant. La question alors ne serait pas le père, la fragilisation de la figure du père, la vraie question serait l'infantilisation qui détruit aussi bien l'enfance que l'âge adulte. La pratique psychanalytique contemporaine n'est certainement pas encore allée au bout de cette question de l'être adulte, cette question reste devant nous. La figure du père a été au fond, et malgré que l'on s'en défende, essentiellement traitée comme la figure d'un pouvoir répressif dont le sujet souffre de la manière qui nécessite qu'il s'en libère et non pas qu'il pense une critique de la paternité, ce qui n'est pas une libération de la paternité mais une Assomption de la paternité et à travers la paternité de la nécessité d'une autorité, du symbolique.

Le problème ne serait finalement pas la fragilisation de la figure du père, il y a des tas d'enfants qui vivent sans pères, le problème serait la fragilisation de la différence intergénérationnelle dont Bernard Stiegler épingle qu'elle est gravement menacée pour ne pas dire liquidée, détruite. Lorsque Kant<sup>4</sup> (*Qu'est-ce que les Lumières ? Was ist Aufklärung ?* 1784) parle de ce qui fait la majorité à savoir la raison (c'est comme ça qu'il nomme l'adulte, c'est sortir de la minorité), il ne s'agit jamais de la question du père ou de la filiation, il s'agit précisément de la question de l'être adulte. Il propose de fonder un être adulte, c'est-à-dire majeur, sur une critique de l'autorité. Qui seule rend possible la reconnaissance de cette autorité, car il affirme que la reconnaissance de l'autorité est indispensable à la société des êtres majeurs

4 Emmanuel Kant, *Beantwortung der Frage : Was ist Aufklärung ?* (Qu'est-ce que les lumières ?) 1784. Consultable en allemand sur <http://www.prometheusonline.de/heureka/philosophie/klassiker/kant/aufklaerung.htm> et en français sur <http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/articles.php?lng=fr&pg=270>

et à la société raisonnable et critique. Il s'agit sans doute pour nous aujourd'hui de reposer la question de l'être adulte à la place de la question du père, et en faisant ce mouvement on remet du coup la question de l'identification à la place de l'identité. Car remarquons que la question du père c'est toujours aussi celle de l'identité. Dès que l'on dit qu'il faut restaurer la figure du père, on dit du même coup qu'il faut restaurer la figure de la nation, des racines, bref de l'identité et on n'est pas loin déjà de la régression archaïsante et infantilisante. Ne faut-il pas poser les problèmes non par leurs racines identitaires mais par les racines désidentitaires ? Et donc en revanche identificatoires. Cela, on le trouve dans *Totem et tabou*. Le véritable enjeu de *Totem et tabou* bien sûr que c'est le meurtre du père, mais c'est surtout ce qui permet de tuer le père et ce qui permet de tuer le père c'est l'arme. On pourrait lire *Totem et tabou* non pas tellement comme la question de la constitution de la figure du père mais comme la constitution de la figure de l'arme et de la possibilité du meurtre. Arme qui rend possible le meurtre et la transgression et qui repose sur un vol. C'est une idée de Fethi Ben Slama que l'on retrouve aussi par exemple dans la mythologie de Prométhée (Le prévoyant) et d'Épiméthée (celui qui réfléchit après-coup) qui raconte elle aussi quelque chose de cet ordre qui est à l'origine de nous les êtres mortels, mais qui repose sur le vol de la technique et pas sur le meurtre. La mythologie des Pygmées Aka (Les pygmées Aka sont considérés comme les tout premiers habitants de la République Centrafricaine) ont une mythologie qui est constituée sur le mythe du voleur. Le mythe d'origine de ces Pygmées est un vol et non pas un meurtre. Alors, si on veut bien lire *Totem et tabou* non pas comme la constitution de la figure du père, mais comme celle de la technicité de la relation intergénérationnelle, si on veut bien admettre que la relation intergénérationnelle définit les relations entre les organes physiologiques, cerveau, appareil psychique, les organes artificiels - ce micro par exemple - les organes institutionnels - l'université, l'aefl - le silex taillé avec lequel les fils se liguent contre le père pour le tuer ou bien la technique que va voler Prométhée à cause de la faute, de l'oubli d'Épiméthée et la famille qu'elle soit patriarcale, matriarcale, autre, la tribu, le clan, la religion, l'État, on essaye alors de penser comment à travers cela et à travers toujours tout cela se produit de la relation intergénérationnelle. C'est à travers tout cela que se produit de la relation intergénérationnelle. On peut penser alors que ce qui se joue dans *Totem et tabou* c'est la différenciation des générations telle qu'elle crée une courbure et que cette courbure se constitue elle-même à travers une relation technique qui rend possible le meurtre, le vol, la transgression. Et bien entendu la loi.

Bernard Stiegler<sup>5</sup> décrit le milieu de transindividuation comme actuellement grammatisé, c'est-à-dire travaillé, décrit, formalisé, discrétisé, par ce qu'il appelle les psycho technologies, la télévision, la radio, Internet toutes ces prothèses de captations de l'inconscient mais aussi par les biotechnologies qui discrétisent les séquences de nucléotides qui discrétisent finalement tout le fond, toute l'hérédité biologique, et en fait, pour le moins comme pour les êtres vivants, animaux et humains, un potentiel de développement du capitalisme. Les biotechnologies qui permettent maintenant de constituer la relation amoureuse sans la reproduction du vivant humain, structurellement, avec la procréation, tout cela autorise toutes sortes de courts-circuits

<sup>5</sup> Bernard Stiegler, *Prendre soin - De la jeunesse et des générations*, Flammarion 2008. *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, mars 2004. *De la misère symbolique 2. La catastrophe du sensible*, Galilée, avril 2005

(nous avons évoqué cette caractéristique de la pulsion de mort dans nos travaux antérieurs) dans le processus de transindividuation, courts-circuits qui engendrent précisément ce qu'on peut appeler la prolétarianisation.

6 Gilbert Simondon, *Individu et collectivité. Pour une philosophie du transindividuel*, P.U.F., 1999.

Transindividuation à entendre comme le propose Gilbert Simondon<sup>6</sup> un nouage de l'ontologie et de la politique. Sous le nom de transindividuel, il identifie le point de réversibilité par où celles-ci ne cessent de passer l'une dans l'autre. Ce qui est en question dans la compréhension d'un tel passage c'est la manière dont la vie, individuelle et collective est engagée dans la pensée. Trans-individuation qui veut dire que nous nous co-individuons. Ce qui fait que quand nous nous co-individuons nous produisons ce que Simondon appelle du transindividuel c'est-à-dire ce que nous nous appelons du symbolique. (Cf. la *Figure 2* à la fin du texte)

Car le prolétaire, c'est comme ça que le décrivent Marx et Engels dans le manifeste du parti communiste c'est un être court-circuité. Il est court-circuité dans sa fonction de reproduction du monde, car un ouvrier c'est un reproducteur du monde, reproducteur au sens où il y a quelque chose de génial dans la reproduction, de génial c'est-à-dire de génératif, de générationnel, il ne devient qu'une pure force de travail, un esclave, qui sert un processus qui l'a exclu du processus de reproduction. Parce que le processus de reproduction est passé dans la machine. On débouche sur un processus de grammatisation du geste du travailleur qui a été reproduit par la machine et qui rend le travailleur tout à fait caduc. On n'a pas besoin forcément de lui on peut le remplacer par n'importe qui d'autre. Et c'est ça le prolétariat. Ce qui était vrai des ouvriers au XIXe siècle est devenu vrai au XXe siècle dans les services, et au XXIe siècle à peu près de n'importe qui.

Cette situation technologique nouvelle nous assigne certainement à une nouvelle question de la courbure intergénérationnelle qui ne peut plus être fondée sur une figure du père. Cela rejoint d'une certaine façon ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari venaient à objecter à ce qu'il considérait comme un familialisme freudien. Ce que disent Guattari et Deleuze, c'est que cela existe certes, mais ce n'est pas ce qui est en question. Ce qui est en question, c'est ce qui fait l'économie générale de tout cela. Pensons à la télévision qui peut s'avérer une arme de destruction massive en direction des jeunes, notamment des jeunes enfants, des jeunes esprits dont l'effet est de les enchaîner pour les déchaîner du rapport au symbolique que représentent leurs ascendants, un père, un grand-père...

Alors, si le père n'est plus la question, l'autorité est plus que jamais la question. Et la courbure serait plus que jamais la question. Mais la courbure peut être à son tour le pire et le meilleur. Ce qui nous conduit à poser cette question de la courbure comme une question pharmacologique. Ce que Platon appelait les Pharmaka ce sont des poisons et des remèdes. Ce n'est que dans le poison que se trouve le remède. Ainsi la courbure permet de produire aussi bien des courts-circuits dans les processus de la transindividuation que de reconsti-

tuer des circuits très longs dans la transindividuation.

Cela nous conduit à la question de l'écriture, à la notion de biblion. Et pour nous à la question du réel (le réel de la clinique) en tant qu'il est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Lorsque Kant dit que la condition du devenir adulte, c'est le livre, il ajoute aussitôt que le livre peut tout aussi bien tenir lieu d'être adulte, c'est-à-dire empêcher l'adulte de devenir adulte. En somme ne lisez surtout pas la *Critique de la raison pure*, si vous ne la repensez pas par vous-même, parce que si c'est pour la rabâcher comme des néo-kantiens de seconde zone ce n'est pas la peine. Et à ce moment-là le biblion peut infantiliser les adultes ou bien au contraire le biblion peut donner accès à la majorité. Voilà l'approche pharmacologique que l'on peut faire du biblion, de l'écriture. Le biblion peut être un pharmakon c'est-à-dire produire des courts-circuits et c'est ce que la philosophie reproche à la sophistique. Le conflit des générations chez les Grecs est au cœur de la question philosophique ou Socrate est accusé, vous le savez, de pervertir la jeunesse laquelle jeunesse ambitieuse a renversé la gérontocratie en Grèce ancienne, jeunesse ambitieuse que les sophistes tentent de séduire, de détourner, d'infantiliser, et dont ils attisent les envies en utilisant le Pharmakon.

Être adulte ce n'est évidemment pas le contraire d'être enfant. Pour pouvoir être adulte il faut pouvoir être encore enfant, c'est-à-dire pour cela, qu'il faut, lorsqu'on est un père ou une mère savoir jouer avec ses enfants depuis sa position d'adultes, il faut être capable de faire jouer la courbure, et c'est dans le jeu qu'elle joue, et je pense en particulier à Winnicott. Cette courbure n'est donc pas une coupure, lorsqu'elle devient une coupure elle devient une domination, la courbure n'est pas une coupure c'est une source, elle est en quelque sorte un mode d'accès à ce qui est courbé en commun pour le fils aussi bien que pour le père, la mère, l'oncle, l'adulte quels qu'ils soient.

Autrement dit, lorsque l'adulte joue avec l'enfant, et qu'il est capable d'accéder grâce à cet enfant, à l'enfant qu'il est encore lui-même par défaut si je puis dire, il se met dans la position de reconnaître l'autorité dont il n'est pas la source, qui le dépasse, de s'affirmer en tant qu'engendré, en tant que lui-même il hérite des générations. Si la figure du père est une figure qui n'est plus aux fondements de la société, pour autant elle n'est pas désuète. Je peux être un père, un grand-père, un oncle, un petit frère, un grand frère, etc. je ne suis pas seulement un adulte et j'ai encore tout ça en moi mais c'est toujours depuis mon être adulte que je peux penser et vivre ma condition de père en adulte. Il faut donc, paradoxalement, défendre le père pour ne pas devenir un père infantilisé parce que le père est combattu aujourd'hui par des dispositifs colossaux qui procèdent de ce qui s'appelle la bêtise systémique, qui veulent le court-circuiter en tant que l'une des figures de l'adulte. Il faut défendre les pères en tant que l'une des figures de l'adulte, comme il faut défendre la société disait Foucault, mais ce n'est en aucun cas à partir du père que l'on peut défendre les pères. On ne peut défendre les pères qu'à partir de l'adulte, or l'adulte n'est pas une figure ontologiquement donnée. C'est une figure qui est à chaque fois à inventer, et c'est d'ailleurs ce que dit Foucault en se référant à Kant, il disait que ce qui est génial dans ce texte, c'est que Kant dit



qu'il faut inventer la majorité que c'est une conquête historique, il faut sans cesse combattre pour la conquérir, c'est un agencement comme dirait Deleuze. Cet agencement est produit par la politique et par l'économie politique. Et par l'économie générale, je parle ici au sens de Georges Bataille, qui intègre l'économie libidinale au cœur de l'économie politique. Actuellement nous sommes dans une déshérence absolue quant à une telle possibilité. L'économie libidinale a été liquidée par la prolétarianisation généralisée.

Il faut donc lire le sens du mot prolétaire au sens d'un verbe. En ce sens que Marx a dit que la classe ouvrière serait la première à être prolétarianisée. Ce qui nous amène à penser qu'être prolétarianisé c'est quoi ? C'est perdre le savoir-faire, qui est celui de l'humain, plus, c'est même perdre le savoir. En parlant de prolétarianisation des esprits je ne parlais pas du prolétaire défini uniquement par la misère sociale au sens du misérabilisme mais de cette classe de la population où progressivement l'expérience esthétique de la vie a laissé place à un conditionnement par les mass media, par la publicité, par toute cette médiation d'industries culturelles. La perte du savoir dans son sens étymologique, *sapere*, savoir, c'est la saveur, c'est la perte de la saveur, c'est la perte de la saveur par laquelle l'artisan a un savoir qui n'est pas dénué de saveurs pour toucher l'objet avec lequel il est en rapport. Est-ce que les symptômes de la psychanalyse auxquels nous avons à faire aujourd'hui ne touchent pas à une frigidité généralisée qui est éthique, esthétique, sexuelle, qui touche l'appétit, la saveur des choses, une perte voire une destruction de l'attention ? L'attention qu'est-ce que ça pourrait être pour nous psychanalystes ? Peut-être l'acte psychique qui est rendu possible quand nous sommes en connexion avec le réel de l'inconscient.

Je pense que tout cela peut se lire dans ce que nous a légué Lacan. J'ai toujours été frappé que la représentation du nœud borroméen dans ses phases d'élaboration successives aboutisse à ce schéma.

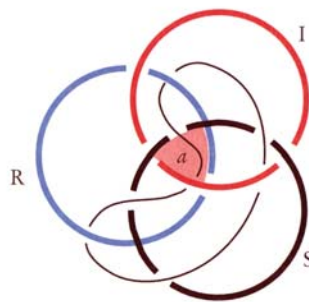


Schéma 1

Vous vous souvenez que Lacan explique que « le symptôme, c'est l'effet du symbolique dans le réel ». Certains symptômes ont, comme chez Joyce, une fonction de prothèse. Si l'imaginaire se dérobe au croisement du symbolique et du réel, il est possible de le nouer aux deux derniers pour « éviter » ce dérapage : c'est le quatrième rond, qui procure par exemple à Joyce un ego de substitution, une prothèse, qui est précisément son activité d'écrivain.

Par ailleurs, Lacan en vient à l'hypothèse d'un nœud qui comprendrait d'emblée quatre termes : le quatrième rond, qui, là aussi, est défini comme symptôme, est à la fois en relation avec le complexe d'Œdipe et le Nom-du-Père (*le Séminaire XXIII*, 1975-1976 « le Sinthome »). J'ai toujours été frappé que ce quatrième rond tour à tour Nom-du-Père, Symptôme, Sinthome, était figuré comme un fœtus, un enfant en devenir, justement un futur engendré. Si on se rappelle que symptôme signifie ce qui tombe [*sumptōma*, *-matos* « affaissement »], et

si nous substituons au modèle vertical horizontal un modèle de la courbure, cette courbe peut être représentée comme asymptotique aux deux axes. Littéralement qui ne tombe pas sur (a privatif), n'entre pas

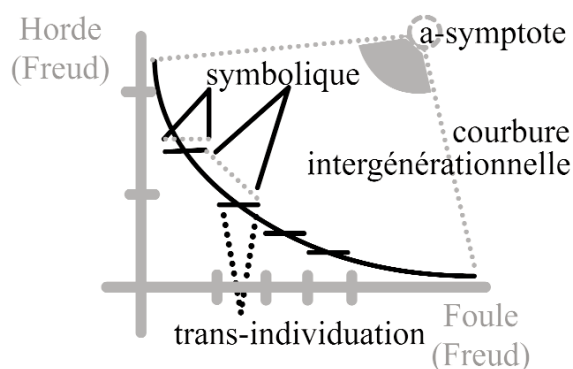


Figure 2

en contact avec. Ces deux lignes, prolongées à l'infini et s'approchant toujours, ne peuvent jamais se rencontrer. On pourrait ainsi considérer la courbure comme figure non plus du Nom-du-Père mais de l'être adulte et l'agent de cette courbure une nouvelle dimension de l'objet a celui de a-symptotique.

Le rond du symptôme peut être lu comme l'enfant au sens où les enfants sont le temps. Les enfants sont l'avenir. La chance, le bonheur même d'une existence, c'est-à-dire la consistance de toute existence. Les enfants sont les destinataires de ce que nous sommes et ce que nous tout autant que nous sommes nous sommes capables ou incapables de leur destiner. Il y a déjà quelque chose qui est en route ici contre un monothéisme du père c'est-à-dire contre une autorité qui ne serait fondée que sur ce qui serait dû aux géniteurs et non pas aux futurs engendrés.